

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 4 (1916)  
  
**Artikel:** L'instinct combatif : dans l'expérience chrétienne  
**Autor:** Bovet, Pierre  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-379967>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 30.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'INSTINCT COMBATIF DANS L'EXPÉRIENCE CHRÉTIENNE

---

« Comment une religion aussi évidemment pacifique d'intentions et d'allures que celle du Christ a-t-elle pu de si bonne heure donner à ses adeptes le sentiment qu'ils étaient des soldats ? »

Telle est la question que Harnack posait en 1905 avec une netteté parfaite dans son petit opuscule *Militia Christi* (1). En quelques pages il montrait la place considérable que les termes empruntés au vocabulaire militaire ont toujours tenue dans le langage chrétien.

Saint Paul déjà décrit la panoplie du fidèle, il parle de « campagne », d'« armée », de « solde », de « prisonniers », de « bagages », de « compagnon d'armes », du « combat » et de la « couronne » qui sera la récompense du vainqueur. Dans Clément d'Alexandrie on trouve la trompette, la phalange, le général. Dans Origène, dans Tertullien surtout, ces métaphores sont plus abondantes encore. Ensuite elles passent à l'état de cliché. Ces images de la langue expriment une attitude de l'âme. Les chrétiens se sentent des guerriers enrôlés dans une armée dont le Christ est le chef. Ceux qui ne sont pas des leurs sont des civils, des *pagani*, et le nom leur en est resté.

(1) *Militia Christi. Die christliche Religion und der Soldatenstand in den ersten drei Jahrhunderten* (1905).

Depuis, ce genre de métaphore n'a pas été abandonné, au contraire. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil dans les recueils de cantiques de notre temps. Ces anthologies de la poésie chrétienne sont d'autant plus intéressantes pour nous que les hymnes ont été choisis moins pour leur mérites artistiques que pour leur valeur religieuse, pour la façon dont ils répondent à certains besoins permanents de la piété. « En avant ! soldats du Christ, chantent les Anglais, en avant comme pour la guerre... ». « C'est un rempart que notre Dieu, une invincible armure », dit le choral de Luther. Et en français même, sans remonter au Psaume des batailles, il n'est pas de cantiques plus populaires que certains chants de combat :

Debout, sainte cohorte,  
Soldats du Roi des Rois,  
Tenez d'une main forte  
L'étendard de la croix.  
Si l'ennemi fait rage,  
Soyez fermes et forts,  
Redoublez de courage  
S'il redouble d'efforts.

Le signal de la victoire déjà brille aux cieux...

Soldats du Christ, au combat, au combat !

L'ennemi règne où doit régner le Père, etc., etc.

Certes, ce sentiment guerrier n'est pas également répandu dans toutes les époques et dans toutes les confessions. Presque absent de la piété morave, il fleurit dans le méthodisme et culmine dans l'Armée du Salut — mais à prendre l'histoire de l'Eglise et de l'expérience chrétienne dans son ensemble on est en droit de voir dans ces cantiques l'indice d'une attitude typique qui a toujours eu ses représentants. (1) Cette attitude pose un problème, et même plusieurs, car on

(1) Il y a des constatations curieuses à faire en relevant la proportion des cantiques guerriers dans les divers recueils, suivant l'âge auquel ils s'adressent ou le type de l'Eglise à laquelle ils doivent servir.

peut chercher à l'expliquer par l'histoire ou par la psychologie.

Par l'histoire : en découvrant pour chaque période de la vie de l'Eglise l'origine précise des termes militaires qui s'introduisent dans son vocabulaire. Par la psychologie : en étudiant l'« expérience religieuse », la religion sentie et vécue, pour voir quelle place y peuvent tenir les tendances militaires ou combattives de l'individu.

Les deux recherches sont légitimes et nécessaires ; l'une ne saurait tenir lieu de l'autre. C'est à tort que les psychologues mépriseraient les précisions des historiens, ou que les historiens croiraient que leurs travaux rendent inutiles les investigations des psychologues. Encore que nettement distincts, ces deux ordres de recherches sont manifestement destinés à se rejoindre et à se compléter. Si l'histoire, science de faits, prétend que les événements qu'elle relate s'expliquent les uns les autres, elle doit faire appel à des lois et, quand il s'agit de faits humains, ces lois seront fréquemment celles de la psychologie. Mais, d'autre part, la psychologie, science de lois, ne se construit que par des inductions à partir de faits minutieusement observés, et, pour autant que ces faits appartiennent au passé, à l'aide de la biographie et de l'histoire.

Néanmoins les sciences de faits et les sciences de lois exigent de ceux qui y travaillent des tournures d'esprit si différentes que trop souvent les psychologues ont dédaigné les historiens, ou les historiens fait fi de la psychologie.

Ce reproche ne vise en aucune façon Harnack lui-même, car avant d'entreprendre sur le terrain de l'histoire, pour le christianisme des trois premiers siècles, la solution du problème qu'il a si nettement posé, il a esquissé en quelques mots une autre solution d'ordre psychologique.

« La guerre, écrit-il (1), est une des formes constitutives de toute vie ; certaines vertus qui ne s'extériorisent pas

(1) *Ibid.*, p. 2.



trouvent dans l'état militaire leur expression symbolique la plus haute ; l'obéissance et le courage, le fait d'être toujours prêt, la fidélité jusqu'à la mort. Aucune religion supérieure ne saurait dès lors se passer d'images empruntées à la guerre, ni partant de soldats. »

Harnack qui aborde le problème en historien, n'a pas méconnu l'aspect psychologique des questions qu'il traite. Avant d'examiner nous-même en psychologue l'ensemble de faits que nous avons rappelé, nous aimerions prouver que nous ne sommes point indifférents aux multiples problèmes d'histoire que pose chacun des cas en lesquels s'incarne la combativité religieuse ; nous le ferons — on nous pardonnera cette digression — en apportant une modeste contribution à l'étude des origines d'un cas-type contemporain : l'*Armée du Salut*.

Fondée en 1865 sous le titre de East London Mission, la grande œuvre d'évangélisation qui devait tant faire parler d'elle ne prit son nom actuel qu'en 1877 et cela dans des circonstances où la volonté de son chef, M. William Booth, ne fut que pour peu de chose.

Il préparait son appel de Noël et se promenait de long en large dans son bureau, discutant avec son fils aîné et son assistant, M. Railton, les détails de cette circulaire. Il s'agissait de dire en peu de mots ce qu'était la Mission chrétienne. M. Railton tenait la plume ; il écrivit : « La Mission chrétienne est une armée de volontaires (*a volunteer army*) composée de travailleurs convertis ». — « Non, dit M. Booth, nous ne sommes pas des volontaires, car nous nous sentons tenus à faire ce que nous faisons et nous sommes toujours de service ». Il biffa le mot *volunteer* et le remplaça par *salvation* (salut). « Ainsi corrigée, écrit M. Railton, la phrase tout de suite nous frappa heureusement ». Une armée de salut, c'était simple, direct, cela sonnait bien. Cela disait en deux mots les grands principes sur lesquels

(1) BOOTH-TUCKER, *Catherine Booth*, II, p. 139. J'ai eu en main aussi un récit de M. Railton lui-même reproduit dans le *War Cry* du Canada (N° du 2 août 1913).

était fondée la Mission, le grand but qu'elle se proposait. Le nom nouveau fut d'abord adjoint à l'ancien, bientôt il passa en première ligne, enfin l'appellation primitive de Mission chrétienne disparut tout à fait.

Si une armée est une troupe aux ordres d'un chef, la Mission chrétienne était une armée plusieurs mois avant d'en avoir le nom. En janvier 1877, M. Booth avait proposé à ses 36 collaborateurs d'abandonner l'organisation démocratique qu'il avait donnée peu à peu à son œuvre, pour une constitution rappelant l'autocratie de Wesley. Les comités prennent trop de temps, leur avait-il dit ; continuellement les évangélistes posent, à propos de réunions et de locaux, des questions qu'il faut résoudre tout de suite. Nous sommes en guerre, disait M. Booth, aux prises avec un ennemi actif et entreprenant ; des décisions promptes, une action immédiate sont nécessaires au succès. La conférence annuelle serait maintenue mais elle aurait désormais le caractère d'un conseil de guerre plutôt que celui d'une assemblée législative (1).

On le voit, William Booth avait à un haut degré le tempérament d'un chef. Si ce n'est pas lui-même qui dans son œuvre s'est arrogé le titre de « général », c'est bien lui qui s'en est attribué les fonctions.

Vers la même époque, mille détails concourent à donner à l'œuvre son caractère guerrier, sans qu'il y ait eu, à aucun moment, l'intention délibérée de faire un décalque religieux des institutions militaires profanes.

Le titre de *capitaine* qui amorça la hiérarchie, aujourd'hui si riche, des appellations par lesquelles se distinguent les membres de l'Armée, le titre de capitaine était à l'origine plus marin que militaire. Il était destiné à tirer l'œil des pêcheurs de Whitby. Quelque temps auparavant la conférence avait interdit aux évangélistes de se faire appeler *Révérends*. Mais le banal *Monsieur* avait les mêmes inconvénients et ne valait rien pour les masses. *Captain* avait, nous dit-on, l'avantage d'être biblique et populaire ; on le donne communément aux patrons caboteurs, aux contre-maîtres dans les mines et dans l'industrie, sans parler des chefs-d'équipes de foot-ball.

(1) *Ibid.*, p. 133-136.

*Officier*, de même, ne rend pas en anglais un son spécifiquement militaire.

Notre enquête nous conduit à expliquer les caractères de l'Armée du Salut par la réunion de plusieurs hommes de types fort divers. Elle n'est pas, comme la Compagnie de Jésus, dont nous parlerons tout à l'heure, le produit du seul tempérament de son fondateur. William Booth n'a rien de particulièrement belliqueux. Comme enfant il avait pour passe-temps favori la pêche à la ligne. Sans doute il a été converti à quinze ans dans une chapelle méthodiste et il a pleinement adopté la phraséologie de ce milieu. Nous avons conservé<sup>(1)</sup> une lettre qu'il écrivait à l'âge de vingt ans à un ami. Elle abonde en images guerrières :

« Tiens toujours plus ferme l'étendard. Déploie toujours plus large le drapeau du combat. Serre de plus près les rangs de l'ennemi et jalonne encore plus distinctement ta route de trophées. ...La trompette a donné le signal de la bataille. Ton général t'assure du succès, et une glorieuse récompense, la couronne, t'attend. En avant, en avant ! « Le Christ pour moi ! » Que ce soit ta devise et ton cri de guerre... ton triomphe et ta victoire quand tu seras attaqué et surpris par la mort. « Christ pour moi ! » dis-le aux démons, et commande-leur de te laisser tranquille, puisque tu es décidé à mourir pour la vérité. »

On peut conclure de là que William Booth était bien préparé par sa formation méthodiste au langage qu'il devait tenir plus tard. On aurait tort d'en conclure qu'il fût naturellement prédestiné à commander une armée. Sa biographie montre qu'il a l'étoffe d'un chef ; c'est un homme d'initiative et de grandes entreprises. Il était fait pour fonder un ordre, pour diriger un mouvement. Mais sa Mission vécut et prospéra pendant douze ans sans qu'il pensât à en faire une armée. Pour autant que nous connaissons les faits, son œuvre doit les allures guerrières qu'elle a prises à la rencontre de ce meneur d'hommes avec deux caractères très différents du sien : Railton et Cadman.

Railton, lui, a bien un tempérament de soldat, et, plus précisément, de franc-tireur. « Laissé à lui-même son génie eût été probablement, nous dit-on, plus destructif que constructif. Un radical parmi les radicaux, un extrémiste, dénonçant, déchi-

(1) *Op. cit.*, I, p. 53.

rant, démolissant le formalisme religieux et l'hypocrisie où qu'il les rencontre. » (1) Son zèle missionnaire le pousse à mille extravagances : il apprend l'espagnol et part pour le Maroc sans argent et sans ami. Plus tard, quand il est déjà salutiste, il parcourt l'Angleterre à pied, tête nue, en tenant dans une main un étendard rouge qui porte ces trois mots : Repentance, Foi, Sainteté. Une autre fois il prêche sans interruption pendant trois jours et trois nuits. Railton fut dès 1872 le collaborateur de M. Booth. Il semble avoir joué tout de suite dans la Mission chrétienne un rôle très important.

Cadman, lui, a commencé par être un combatif au sens le plus littéral du mot. Né et élevé dans les slums, ramoneur de profession, boxeur par goût, grand client des cafés, gibier de police, trapu, fort plus qu'à sa taille, c'était un rude parti dans les rixes et les batteries auxquelles il se trouvait continuellement mêlé. Sa conversion fut aussi complète que soudaine.

C'est Cadman, semble-t-il, qui inventa le titre de « capitaine ». Ce fut lui aussi qui, en 1877, avant l'adoption du nom d'Armée du Salut, annonça un jour une réunion de M. Booth à Whitby en le présentant comme le « général » de l'« Armée Alleluia ».

J'ai lieu de croire que le rôle joué par Cadman dans l'ensemble des faits qui nous occupent ne fut second à aucun autre. L'Armée du Salut telle que nous la connaissons résulte de la rencontre de ces trois tempéraments : le chef, l'apôtre, le batailleur.

Telles seraient nos conclusions d'ordre historique sur la genèse de l'Armée du Salut. On voit qu'elles laissent intact le problème psychologique. Il reste en effet à comprendre ses affinités avec le milieu dans lequel elle a pris naissance : non pas tant celui du méthodisme que celui des bas-fonds où elle devait remporter de si beaux succès. On verra dans ce qui suit que le cas de Railton et celui de Cadman sont typiques de quelques grandes classes d'âmes.

Venons-en donc au problème de psychologie.

(1) *Ibid.*, II, p. 27.

\*  
\*      \*

En abordant la question sur ce terrain, le premier fait que nous rencontrons, c'est l'existence dans l'homme comme dans l'animal d'un instinct de combat. Chez les animaux, cet instinct paraît étroitement associé à l'instinct de reproduction. Les jeux de lutte préparent aux combats de la courtoisie. Dans les sociétés humaines, l'instinct combattif, qui se manifeste notamment dans les jeux de lutte des enfants, est dans une large mesure refoulé, comme l'instinct sexuel lui-même. Il ne se manifeste à l'âge adulte que dans des limites étroites et très définies.

Mais à regarder les choses de plus près, on s'aperçoit que l'instinct combattif se satisfait parfois autrement que par des batailles. Il est sujet à diverses sortes d'altérations. Tantôt *il se canalise* (dans des jeux de lutte qui continuent à l'âge adulte), tantôt *il dévie* (c'est la montagne, par exemple, ou la mer qui est conçue comme l'adversaire auquel il s'agit de livrer bataille), tantôt *il s'objective* (c'est au récit de grands coups d'épée, à la vue des luttes d'autrui que le sujet prend plaisir) ou au contraire *il s'intériorise* (c'est en soi-même que le sujet découvre un ennemi, il se dédouble pour se vaincre lui-même), tantôt enfin l'instinct *se platonise* (toute la lutte est transportée dans le domaine de l'esprit : pour ardent que soit le combat, les coups qu'on y porte à l'adversaire ne laissent pas d'ecchymoses).

Remarquons-le, ces altérations de l'instinct combattif sont exactement symétriques à celles que les psychologues de l'école de Freud ont reconnues en étudiant l'instinct sexuel. Nous sommes ainsi amenés à nous demander si une notion dont la psychanalyse fait grand usage, celle de la sublimation des instincts, ne pourrait pas être appliquée à l'instinct combattif aussi et nous aider à comprendre la relation qui existe entre l'instinct de lutte et l'attitude combative de l'âme religieuse.

Parler de *sublimation*, c'est constater ce fait très simple, que certains instincts, originairement dangereux, peuvent, sous une forme altérée, devenir la source de bienfaits pour la communauté. En lui-même, le terme ne dit rien sur la façon dont s'opère cette mise en valeur des tendances instinctives (1). Il appartient moins à la psychologie qu'à la médecine et à la pédagogie, il implique toujours un jugement de valeur.

Pfister définit la sublimation en quelques mots : « une dérivation aboutissant à des résultats de haute valeur morale » (*Ueberleitung in ethisch hochwertigen Leistungen*), et nous comprenons que pour lui la morale c'est la morale sociale. Il ne laisse pas le sujet juge de la valeur du processus qui se poursuit en lui ; ce qui lui importe, c'est l'adaptation de l'individu au monde et à la société, de sorte que l'action du sujet sur son milieu en soit étendue et agrandie. Sa critique de l'ascétisme (2) qu'il oppose à la sublimation, ne laisse aucun doute à cet égard.

Si l'idée de sublimation est d'ordre moral, on peut s'attendre à ce que, suivant les conceptions morales des médecins ou des éducateurs, des formes et des altérations très diverses d'un instinct paraissent mériter ce nom.

L'ardeur belliqueuse d'un jeune garçon déviée vers le jardinage parce qu'en piochant il s'imagine frapper sur l'ennemi ; le goût de la bataille objectivé chez un riche amateur qui dote sa ville d'un parc des sports ; le plaisir de la lutte platonisé dans l'homme politique qui met toutes ses forces à briser l'influence d'un tyranneau malfaisant, sont-ce là des sublimations ? Qui dira si les valeurs sociales ainsi obtenues sont assez hautes pour leur valoir ce titre ?

Ces mêmes altérations de l'instinct combatif se rencontrent parfois à la base des plus hautes activités humaines

(1) PFISTER (*Die psychanalytische Methode*, 1913, p. 265) le dit expressément : « Quant à la forme, la sublimation ne nous présente aucun phénomène nouveau ».

(2) *Ibid.*, p. 469 et suiv.

dans le domaine de l'art, de la morale et de la religion. Freud n'est pas le premier à l'avoir montré. Quelques pages du *Principe de la morale* (1) de Charles Secrétan devraient être largement citées ici, si nous ne pouvions les supposer connues du lecteur comme elles méritent de l'être. Etudiant trois sens du mot *amour*, l'amour-plaisir, l'amour-bonheur, l'amour-sacrifice, Secrétan montre comment on passe de l'un à l'autre, et comment, malgré l'opposition absolue en apparence que l'on constate entre l'amour jouisseur et la charité qui s'immole, il y a néanmoins entre les caractères de l'un et de l'autre certaines symétries profondes.

Nous croyons comprendre aujourd'hui que l'unité des trois états décrits par Secrétan n'est pas seulement dans l'esprit de celui qui les nomme d'un même mot parce qu'il aperçoit confusément leur parenté symbolique. Elle est dans les choses mêmes ; c'est une seule tendance dont le développement porte l'homme de l'un à l'autre de ces amours. Les « résonnances organiques » (2) de ces aspirations, si diverses dans leur objet, sont les mêmes. Ce sont elles qui dans la douceur du regard, dans la caresse de la voix d'une sœur de charité pansant ses malades mettent quelque chose des tendresses premières de l'amante.

Les trois étapes que Secrétan distingue dans l'évolution de l'amour se retrouvent telles quelles dans l'histoire de l'instinct combatif. Si nous les considérons au point de vue de leur valeur morale, dans le sens qui a été dit, nous pouvons y voir les trois étapes de sa sublimation. D'abord l'instinct primitif et égoïste, ensuite l'instinct compliqué et auréolé de préoccupations altruistes, enfin l'instinct sublime dans lequel rien ne subsiste des gestes matériels de la pre-

(1) 2<sup>e</sup> éd., 1893, p. 160 et suiv.

(2) Ce mot, qui me paraît heureux, est sauf erreur d'Ernest Dürr. Pour lui la sublimation est le parti que la nature « tire des dispositions sensuelles de l'individu pour procurer une résonnance organique à des représentations et à des pensées utiles, notamment à des représentations et à des idées motivant des actions utiles (*wertvoll*) », cité par PFISTER, *Op. cit.*, p. 267.



mière impulsion animale mais qui la rappelle encore par des résonnances organiques que la langue devine et exprime dans ses métaphores.

Le récit des expériences religieuses et morales des individus permet parfois de suivre d'étape en étape cette transformation de l'instinct combatif. Le cas le plus typique est sans doute celui de saint Ignace de Loyola ; nous le rapporterons avec quelques détails.

Ignace, c'est d'abord un soldat mondain, « vigoureux et bien fait, très soucieux de bonne grâce et d'élégance, bien résolu à poursuivre la carrière des armes » (1). A la cour qu'il a fréquentée l'idée de gloire ou d'honneur jouait un rôle capital. La gloire que l'on acquiert par des actions d'éclat et par le succès est la règle à laquelle on mesure le génie d'un capitaine. (2) Ignace n'ambitionne pas autre chose.

Ensuite c'est le paladin chrétien, qui a mis son épée au service d'une grande cause. Quelques-unes des circonstances de sa conversion sont une trop belle illustration de notre étude pour que nous hésitions à les rappeler.

Au siège de Pampelune, en 1521, il a la jambe brisée. Il est, pendant de longs mois, incapable de toute activité. Pour se distraire il veut lire, et son goût des batailles lui fait demander à ceux qui le soignent l'*Amadis de Gaule*, « une fantasmagorie d'héroïsme, des héros occis, des géants pourfendus, des chevaliers vaincus par deux et par trois à la fois, des hommes d'armes par huit ou dix, des soldats par milliers sur le champ de bataille, un seul preux, tantôt Amadis et tantôt Galaor et un autre, pour toutes ces besognes » (3).

Au lieu de ce que son instinct réclame, on apporte à Ignace la *Fleur des Saints* et la *Vie du Christ*. C'est le point de départ d'une ardente méditation que vient couronner une vision de la Vierge, tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Dès ce jour son parti est pris ; renonçant aux idées de gloire temporelle qui

(1) HENRI JOLY, *S. Ignace de Loyola*, p. 5.

(2) MALZAC, *Ignace de Loyola. Essai de psychologie religieuse*. Thèse, Paris 1898, p. 103.

(3) LANSON, *Histoire de la littérature française*, p. 242, cité par Joly.



l'ont nourri jusqu'alors, il n'a plus qu'une ambition : se donner tout entier au service de Dieu et imiter les grandes vertus des saints qu'il vient d'apprendre à connaître.

Mais il n'est encore, comme dit un de ses anciens biographes, qu'« un conscrit de la rude milice spirituelle ».

Sa rencontre avec le Maure marque ce qu'a d'imparfait encore la spiritualisation de ses instincts belliqueux.

« L'infidèle mal converti voulait bien que Marie eût enfanté le Christ étant vierge, mais il soutenait qu'ensuite elle avait vécu comme les autres femmes ! Ignace, irrité de voir méconnaître la gloire de sa dame, se demandait s'il n'était pas obligé de la venger. D'autre part il lui en coûtait de verser le sang. Il se tira de difficulté en lâchant la bride à sa mule et en se disant que si elle suivait le même chemin que le blasphémateur, il rejoindrait celui-ci et le tuerait. » (1) Contrairement aux probabilités et peut-être au secret désir d'Ignace, sa mule laissa le Maure parcourir la grande route et s'engagea seule dans un sentier montagneux.

Ses armes lui sont désormais inutiles. Il sera non un soldat chrétien, mais un soldat du Christ. Cette troisième étape s'inaugure en mars 1522 par la « veillée d'armes » de Montserrat, inspirée des usages de la chevalerie et plus encore, sans doute, des récits des romans de chevalerie. Il avait suspendu dans la chapelle son baudrier, sa dague et son épée, il les y laissa. Ses armes spirituelles c'étaient des habits de pauvre, une espèce de sac en toile grossière, des chaussures en sparterie, une ceinture de corde, une gourde, une besace.

D'un bout à l'autre de sa carrière, Ignace reste soldat. Bien avant d'avoir l'idée qu'il commanderait une armée, il rédige le plan des *Exercices* qui l'entraîneront à la lutte. Il est soldat avant d'être général. D'autres, tel saint François d'Assise, seront chefs de troupe sans que dans leur langage manifeste jamais rien des instincts de la guerre. D'autres encore, tel William Booth, seront des généraux-nés, qui ne deviendront soldats que par accident.

Les *Exercices* et la piété tout entière de saint Ignace sont la traduction spiritualisée de son tempérament de chevalier. La

(1) JOLY, p. 18.

gloire de Dieu, à laquelle ses vassaux auront part, reste son modèle dominant (1). Jésus est pour lui le « capitaine-général » qui fait appel à ses chevaliers.

Quand l'action d'Ignace s'étendra, il deviendra un chef militaire. Le vœu des sept amis à Montmartre (1534) est un vœu de croisés. La Société qu'il fonde est une compagnie. *Compagnie* était, dans son esprit, une métaphore tirée de la vie militaire, synonyme de « bataillon » ou de « régiment ».

« Quiconque, dit la bulle de 1540, voudra dans notre société, que nous désirons être appelée la Compagnie de Jésus, porter les armes pour Dieu » et plus loin : « Que tous les membres de la Compagnie sachent donc, et qu'ils se le rappellent non seulement dans les premiers temps de leur profession, mais tous les jours de leur vie, que toute cette Compagnie et tous ceux qui la composent combattent pour Dieu... » (2)

La vie de Joséphine Butler révèle quelque chose d'analogue.

« Ce fut, écrit M. James Stuart (3), un grand conducteur d'hommes et de femmes, un général habile et intrépide dans les batailles. »

Quand, en 1869, un vote du Parlement anglais, introduisant dans les Iles britanniques le système continental de la police des mœurs, imposa à sa conscience l'œuvre de sa vie, elle la conçut tout de suite sous la forme d'une lutte. Au moment de se lancer dans l'action publique elle écrivait dans son journal :

« Que m'importe la paix ! Désormais c'est la guerre, une guerre à outrance, une guerre sans merci. Dans une bataille où des vies humaines sont en jeu, une trêve peut intervenir, le sang peut être épargné ; mais les principes ne connaissent ni trêve, ni merci. En plein jour, sous le feu de mille regards, nous prenons position. Nous proclamons au nom de qui nous combattons, et, décidés à n'accepter aucun compromis, nous nous déclarons prêts à faire face aux forces réunies de la terre et d'enfer. » (4)

(1) Cf. MALZAC, *Op. cit.*, p. 103.

(2) JOLY, p. 142-144.

(3) Joséphine BUTLER, *Souvenirs et pensées*, p. XII.

(4) *Souvenirs personnels d'une grande croisade*, p. 12.

Cet état d'âme était le résultat d'une crise profonde, qui avait duré plusieurs années, pendant laquelle sa combativité, surexcitée par la vue du mal, en même temps que déjà transfigurée par le plus noble des idéals, n'était pourtant pas encore parvenue à une sublimation complète. Nous en avons un écho dans cette belle lettre qu'elle adressait en 1885 à Madame William Booth (1) :

« Vous avez dit que, sans la grâce de Dieu, vous vous abandonneriez contre ces hommes injustes et méchants à une colère aveugle. J'ai passé par là avant que la grâce de Dieu ne fût entrée dans mon cœur et même depuis, quand elle n'était pas assez forte pour surmonter en moi le feu de l'indignation. *Pendant des mois et des années, j'ai ardemment désiré baigner mes mains dans le sang. J'ai été sur le point d'assassiner des assassins. La vengeance, l'horreur, la haine dévoraient mon âme.* Dieu semblait éclipsé. Ce que je savais, ce que j'avais vu me faisait perdre pied. Les démons semblaient gouverner le monde. Mes rêves, la nuit, étaient de meurtre et de violence. Je haïssais d'une haine qui me brisait le cœur et m'éloignait de Dieu. *Par soif de vengeance, j'étais dans mon cœur une meurtrière.* »

\*

Les deux exemples que nous venons de voir sont des cas de sublimations qui aboutissent. Mais la psychologie connaît aussi des sublimations manquées, des cas où l'individu associe aux plus hautes représentations de sa vie morale et religieuse un instinct qui n'a été l'objet d'aucune spiritualisation.

L'étude de ces sublimations manquées est instructive.

Dans le domaine sexuel les faits sont particulièrement frappants, ils ont été souvent rappelés : culte du phallus, prostitution sacrée, rites obscènes se rencontrent à des degrés divers dans toutes les civilisations primitives. Et même dans les religions supérieures, tout à travers leur histoire, on voit réapparaître la divinisation de l'amour char-

(1) BOOTH-TUCKER, *Op. cit.*, II, p. 345.

nel. Sans doute toutes les sectes que l'on a accusées de pratiquer la débauche sous le couvert de la religion n'ont pas mérité ces reproches ; mais les faits individuels et collectifs attestés de façon indubitable sont assez nombreux pour que nous y voyions un indice du rapport qui unit les deux ordres d'émotions. Ils constituent aussi un avertissement sur la fragilité des sublimations les plus hautes, si le bon sens, représenté dans l'espèce par le souci des devoirs envers le prochain, ne vient pas adapter à la vie sociale les ravissements mystiques.

Les sublimations manquées ne sont pas moins nombreuses dans le domaine de l'instinct combatif. Mars et Vénus sont frère et sœur. Le culte de la force brutale n'est pas moins ancien ni moins répandu que celui de l'amour charnel. Et les mêmes régressions aux formes les plus primitives du paganisme réapparaissent dans les grandes religions. La guerre sainte de Mahomet va de pair avec son paradis sensuel.

Dans le christianisme, après que Constantin eut fait du *labarum* un insigne militaire, il est arrivé bien souvent que non seulement des individus isolés et des sectes, mais l'Eglise elle-même ait préconisé la lutte à main armée comme un service religieux et soit allée jusqu'à diviniser la guerre. Tantôt, dans les Eglises orientales, c'est l'étroite assimilation qui s'est produite entre l'Eglise et la nation, qui amène en cas d'extrémité à proclamer la guerre sainte. Tout le peuple se lève alors pour la défense du Dieu national. C'est un état de choses qui rappelle celui des civilisations primitives où chaque tribu a son dieu « qui marche devant elle ». En Occident les guerres de Charlemagne, les croisades, ont été, elles aussi, combattues par la chrétienté comme un service religieux « pour Christ et pour l'Eglise ». « Quant aux Eglises protestantes, écrivait Harnack en 1905, l'élément militaire en est totalement absent, l'élément politique lui-même y tenant une bien plus petite place que dans l'Eglise catholique. Sans doute, elles ont eu aussi et notamment les Egli-

ses réformées, à tirer l'épée pour l'Évangile — qu'on se rappelle les Huguenots et Cromwell — mais ce n'ont été là que nécessités passagères. » (1)

Prise au pied de la lettre, cette affirmation reste vraie aujourd'hui : les Eglises ne sont pas directement engagées dans la guerre actuelle, mais qui niera que, quant à l'esprit, bon nombre d'entre elles soient aujourd'hui en Occident tout aussi « nationales » que la russe ou l'arménienne et tout aussi portées à considérer comme un culte rendu à Dieu la lutte pour l'État ou la nation ?

Ce phénomène, qui nous apparaît comme une régression, quand nous parlons de la religion ou de l'Eglise chrétienne dans son ensemble, est intéressant à constater aussi chez les individus. Le goût de la lutte est très vif chez beaucoup d'hommes d'Eglise. Tant qu'il ne s'agit que de rage théologique, d'ardeur propagandiste, de politique ecclésiastique, voire de fanatisme spirituel, nous pouvons parler encore sinon d'une sublimation au sens complet du mot, du moins d'une platonisation de l'instinct combatif. Mais il y a souvent beaucoup plus, ou beaucoup moins, que cela : soit une lutte intériorisée où l'esprit recourt parfois contre la chair à des armes très charnelles (flagellation et sévices de toutes sortes) ou, pis encore, une objectivation de l'instinct combatif qui amène les religieux à voir avec plaisir persécuter et torturer autrui.

Enfin, chez nombre d'âmes religieuses, l'instinct apparaît tout simplement sous sa forme primitive et brute. (2)

La réciproque est frappante aussi : la figure du soldat chrétien n'est pas moins classique que celle du prêtre soldat.

(1) *Militia Christi*, p. 6.

(2) *Nomina sunt odiosa*, mais en Suisse, en Italie, en Allemagne, et sans doute ailleurs, la guerre actuelle a mis en vedette les tempéraments belliqueux de certains hommes d'Eglise. Après la guerre des Boers un groupe de pacifistes anglais a réuni sous le titre *The Moral Damage of War* des extraits de journaux qui contiennent sur l'attitude du clergé anglais pendant cette crise des documents étonnants.

Gordon Pacha, le général de Sonis (et combien d'autres !) ont repris au XIX<sup>e</sup> siècle, d'une façon tout à fait originale, la succession des dévôts chevaliers de jadis. Si « l'alliance du sabre et du goupillon », de l'armée et du clergé, se noue si couramment sur le terrain de la politique, c'est qu'elle a, semble-t-il, dans l'individu même des racines singulièrement profondes.

Des constatations exactement parallèles à celles que nous venons de faire ont conduit à ce qu'on nomme la théorie érotogénique de la religion. Mis en éveil par la place que tiennent dans le langage des mystiques les termes empruntés au vocabulaire de l'amour charnel, des psychologues ont découvert entre la sensualité et l'expérience religieuse même la plus haute des affinités profondes. Ils ont été conduits à poser que ceci dérivait de cela et ont expliqué du même coup le grand nombre de sublimations manquées, individuelles et collectives.

Proposée d'abord dans un esprit de dénigrement et d'hostilité pour la religion, cette théorie a été combattue par W. James à l'aide d'arguments qui paraissent insuffisants au regard des faits réunis depuis, notamment par Stanley Hall, et, dans des domaines connexes, par l'école de Freud. Le principe que W. James lui-même a si bien posé, la distinction des questions de fait, relatives à l'origine d'un phénomène, et des jugements de valeur comportant une appréciation, a conduit des juges aussi compétents qu'impartiaux, par exemple M. Flournoy, à souscrire sans réserve à la théorie érotogénique.

Mais cette théorie n'empêche pas de reconnaître l'importance des faits que nous avons rappelés. Bien loin qu'elle nous dispense de nous demander quelle part l'instinct combatif peut avoir à l'expérience religieuse et notamment à l'expérience chrétienne, elle nous invite au contraire à le rechercher. Les rapports entre l'instinct combatif et l'instinct sexuel sont, nous l'avons constaté, très étroits, et les Freu-

diens ne verront sans doute dans la combativité que nous avons isolée qu'une des composantes de la *libido*. Pour eux, le rôle prépondérant de la sexualité dans la genèse de l'expérience religieuse impliquera naturellement que chacun des facteurs de l'instinct sexuel y tient une place.

Voyons, pour préciser les idées, quelle part les religions font à la lutte dans leur façon de considérer l'univers.

Il y a quelque optimisme dans chacune d'elles (1) car toutes, si nous en croyons Höffding, ont pour principe générateur le souci de la conservation des valeurs. (2)

Mais s'il y a de l'optimisme dans toutes les attitudes religieuses, dans la plupart d'entre elles cet optimisme n'est pas intégral.

Un jour tout sera bien, voilà notre espérance,  
Aujourd'hui tout est bien, voilà l'illusion

diraient avec Voltaire la plupart des croyants. Le terme de *méliorisme*, proposé par James, caractérise beaucoup mieux que celui d'optimisme l'attitude religieuse la plus fréquente, notamment l'attitude chrétienne. (3)

L'optimisme intégral, l'acceptation joyeuse de la vie tout entière, c'est l'intuition surhumaine accordée dans un ravissement, parfois le fruit lentement mûri des méditations d'un sage, ce n'est pas le pain quotidien de tous, même de toutes les âmes religieuses.

Or l'idée de la lutte n'est étrangère qu'aux attitudes extrê-

(1) « Ce qui me reste comme le dernier fond de la morale et de la religion, c'est : Ne pas désespérer. Cette formule implique que la raison finira par avoir raison, que le Bien est le dernier fond des choses, autrement dit que Dieu est Dieu (selon la profession de foi musulmane), que Dieu, lui seul, est Celui qui est (hébraïsme), que Dieu est Amour (saint Jean). C'est la synthèse pratique de tous les monothéismes. Ormuz et Ahrimane ne seront pas éternellement en balance. Ormuz finira par être vainqueur. Tout finira bien, autrement il n'y a pas de Dieu, ou Dieu n'est pas Dieu... » Félix BOVET, *Pensées*, p. 214.

(2) Cf. DARDEL, *Le pessimisme de Jésus*.

(3) Cf. MIÉVILLE, cette Revue N° 2, mars 1913.



mes du pessimisme désespéré et de l'optimisme satisfait. (1) Dans toutes les autres la conservation des valeurs suppose, implique une victoire et partant un conflit. Les religions se distinguent les unes des autres suivant le théâtre qu'elles assignent à la lutte et la part qu'elles font à l'effort de l'homme.

Aux origines de la religion la lutte dont il s'agit, c'est une forme de la lutte de l'homme contre la nature. Les bons esprits lui servent, à l'occasion, d'auxiliaires contre les mauvais, mais ceux-ci même peuvent être contraints, par des pratiques magiques appropriées, à servir aux fins de qui sait les utiliser.

A ce stade il peut y avoir une lutte religieuse des hommes *contre* les dieux, pour les forcer à leur venir en aide. « Je ne te laisserai pas aller que tu ne m'aies béni », dit Jacob en engageant dans la nuit son corps à corps avec l'Eternel. Cet épisode mystérieux, rapproché des paraboles du Christ sur les effets de la prière persévérante, et du mot sur les violents qui ravissent le royaume, exerce aujourd'hui encore une influence stimulante sur l'ardeur agressive et la ténacité de certains chrétiens.

Plus tard, dans le mazdéisme par exemple et dans les épopées gnostiques qui s'y rattachent, c'est la lutte du Bien contre ce qui lui fait obstacle. Le triomphe du Bien exige un effort de la part du principe du Bien. Certaines formes, fort hérétiques sans doute, de notre protestantisme libéral ont repris cette conception qui a sa grandeur, en platonisant la lutte. Les monstres à pourfendre par leur Ormuz sont les tendances mauvaises de l'homme ou l'inertie de la matière, et l'on nous parle d'un Dieu qui peine à pétrir cette pâte

(1) J'ai noté dans Ch. WAGNER, *Vaillance*, p. 220, cette phrase significative : « La vie est un combat. Il n'y a pas à sortir de là. *Nous conseiller de ne pas combattre, c'est nous engager* à abdiquer et à déclarer que la vie est mauvaise ». Pour la logique de la phrase on attendrait plutôt : « que la vie est bonne ». Pratiquement les deux attitudes extrêmes sont équivalentes.



rebelle. Il y a de la sueur, de la souffrance, dans ses efforts partiellement impuissants.

Mais en général, dans le christianisme, la majesté du Dieu monothéiste a paru incompatible avec les risques d'une véritable bataille. Les éléments constitutifs de la lutte sont en quelque sorte dédoublés : le Fils souffre, il reçoit des coups sans en rendre, le Père triomphe sans avoir en face de lui un adversaire qui puisse l'atteindre. Quant au fidèle, s'il a part aux souffrances du Christ humilié, il est dès ici-bas associé à la victoire du Christ vainqueur. Il est engagé en plein dans la lutte.

Chercher de cette lutte la signification exacte, et les aspects divers, nous mènerait à passer en revue toute l'histoire des dogmes.

Il nous suffit d'avoir montré que l'instinct combatif de l'homme s'est objectivé sous des formes diverses à toutes les étapes de l'histoire des religions et qu'il tient dans la doctrine chrétienne une place d'honneur. Cela n'est pas pour nous surprendre si nous avons reconnu la puissance des tendances qui poussent l'homme à la lutte.

Entre l'expérience chrétienne et l'instinct combatif sublimé il n'y a pas identité : d'une part l'expérience chrétienne comprend d'autres éléments que ces éléments de lutte, et d'autre part l'instinct combatif tient une place très grande dans certaines des religions non chrétiennes et dans des attitudes qui n'ont rien de spécifiquement religieux. Il suffit de rappeler l'Héraclès redresseur de torts des Cyniques et le Bushido japonais.

« Tout génie religieux, écrivait en 1904 M. Flournoy, est constitué par deux éléments indissolublement unis, également indispensables, l'élément mystique et l'élément moral. » (1)

J'aimerais m'approprier cette formule en la paraphrasant en ces termes : Il y a dans l'expérience du chrétien, et sans

(1) *Le génie religieux*, p. 4.

doute dans celle des grandes religions, deux aspirations fondamentales (1) : l'une vise à triompher du mal, c'est un élément à base de lutte, l'autre à s'unir au principe du Bien, c'est un élément à base d'amour.

Si l'on veut réserver à ce dernier l'épithète de « religieux », on considérera l'autre comme plus particulièrement « moral » et l'on conclura que la lutte tient une si grande place dans la conception chrétienne, parce que le christianisme est par définition une religion morale.

Pourtant, il faut le remarquer, tout n'est pas combatif dans les métaphores militaires chrétiennes, tout ne s'y rapporte pas à l'élément *moral* de l'expérience religieuse.

On l'a constaté, ces images sont allées en s'enrichissant au cours des siècles. A l'origine c'est la lutte elle-même, ses risques entraînant l'obligation de se munir de bonnes armes, la vaillance et l'endurance personnelles du combattant, l'ennemi et ses ruses, la récompense promise au vainqueur, qui sont au premier plan. Ce n'est pas sans doute une lutte égoïste que chaque fidèle mène pour soi ; il y a un chef unique. Pourtant chacun combat de son côté sans que l'unité de l'effort apparaisse ; c'est une lutte en ordre dispersé.

Avec l'établissement de l'Eglise, l'idée de l'armée prend le pas sur celle du soldat. Tous les efforts sont coordonnés, la milice chrétienne est hiérarchisée. La fidélité personnelle au chef se monnaie en petits devoirs de discipline envers les supérieurs. Peu à peu, l'obéissance en vient à être considérée, presque au même titre que l'intrépidité, comme la qualité maîtresse du soldat. On s'exerce à l'obéissance, comme on s'entraîne au courage.

Enfin, comme dans les campagnes modernes le rôle de la

(1) Félix BOVET, *Pensées*, p. 193 : « Devenir petit enfant, n'avoir d'autre souci que de rester toujours dans l'attitude de repos et de parfait abandon qui est celle d'un petit enfant dans les bras de sa mère ; mais de temps à autre j'entends une parole — et elle vient aussi de l'Evangile — qui me trouble et me désarçonne : Efforcez-vous ! »

stratégie apparaît de plus en plus, certains missionnaires chrétiens font de l'intelligence même une vertu militaire.

J'écrivais en 1911 à propos de l'un d'entre eux : « John Mott est le général d'une armée en marche ; le plus fameux de ses livres, les *Commentaires* de sa première campagne, porte ce titre : *Les points stratégiques dans la conquête du monde*. John Mott s'attaque aux difficultés qu'il rencontre comme Descartes faisait d'un problème de physique, à la façon d'un homme de science qui serait en même temps officier du génie » (1).

Or dans certains cas individuels et dans certaines entreprises collectives, il est arrivé que l'armée, l'obéissance, la beauté des plans combinés fassent perdre de vue la lutte contre le mal. L'instrument est si parfait qu'on l'admire pour lui-même sans plus songer au but en vue duquel il a été façonné. Le sens de la cohésion sociale tient dans la conscience tant de place que l'instinct combatif ne trouve plus à se faire valoir, car certains facteurs de l'esprit militaire, l'obéissance par exemple et l'attachement au chef, n'ont en soi rien d'agressif, au contraire.

Le cas récent d'Ernest Psichari est très caractéristique à cet égard. Il est manifestement venu au Christ par l'Eglise, à l'Eglise par l'armée profane, à l'armée par le besoin d'obéir. L'élément moral paraît totalement absent de cette conversion.

\*  
\*   \*  
\*

Résumons. Un grand nombre de chrétiens ont dans le cours des âges adopté une attitude et un langage guerriers qui contrastent avec l'attitude et le langage du Christ. Ce fait pose des problèmes historiques : A qui dans chaque cas les chrétiens ont-ils emprunté ce langage et ces idées ? et un problème psychologique : Quelle relation y a-t-il entre l'instinct combatif naturel à l'homme et l'expérience religieuse chrétienne ?

On peut poser le problème en ces termes, car il existe

(1) *Quelqu'un. John-R. Mott*, p. 3 et 10.

un instinct combatif. Les altérations auxquelles cet instinct est sujet, l'étroite parenté qui le rattache à l'instinct sexuel, suggèrent de l'envisager comme a été envisagé l'instinct sexuel, en lui appliquant le concept de sublimation qui est, d'ailleurs, d'ordre moral plus que psychologique. Si l'expérience chrétienne comprend deux éléments, l'un spécifiquement religieux : l'union avec Dieu, l'autre moral : la lutte contre le mal, on pourrait voir dans la sublimation de l'instinct combatif l'élément moral de l'expérience chrétienne par opposition à l'élément quiétiste qui serait, comme on l'a montré, la sublimation de l'instinct sexuel. Beaucoup de choses conduisent d'ailleurs à penser que la relation entre les deux instincts que nous avons considérés ici séparément est très étroite : la femelle lutte avant de s'abandonner, le mâle lui-même s'abandonne en conquérant. Peut-être faut-il donner raison à ceux qui réunissent ces deux instincts sous un même nom générique, en un même élan vital dont l'expérience religieuse complète serait la sublimation intégrale.

Nous aurions ainsi répondu à la question que nous posions en commençant. Si le chrétien a si souvent l'allure intérieure d'un guerrier, c'est que tout homme a, fortement chevillé en lui, un appétit de lutte, et que le christianisme, qui invite l'homme à s'unir à Dieu pour collaborer au triomphe du Bien sur le mal, fait nécessairement appel à cet instinct. Pour que l'instinct combatif prenne, dans l'esprit de l'Evangile, une valeur morale et qu'il n'y ait plus rien en lui qui fasse obstacle à l'union de l'homme avec le Dieu Esprit et Amour, une transformation de l'instinct est nécessaire, que tous les hommes qui directement ou indirectement ont subi l'ascendant du Christ, ne mènent pas à bien. Du vieil homme les sentiments belliqueux subsistent souvent, étrangement associés aux idéals les plus élevés ; c'est ce que nous avons appelé des sublimations manquées.

PIERRE BOVET.

---